



Article scientifique

Article

2016

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Sali e tabacchi. Voyages et paysages biographiques en Italie

Scariati, Renato

How to cite

SCARIATI, Renato. Sali e tabacchi. Voyages et paysages biographiques en Italie. In: Le Globe, 2016, vol. 156, p. 19–48.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:155389>

SALIE TABACCHI
VOYAGES ET PAYSAGES BIOGRAPHIQUES EN ITALIE

Renato SCARIATI
Société de Géographie de Genève

Résumé : L'article est un aller-retour entre des souvenirs et des impressions personnelles de voyages ferroviaires en Italie, et des références scientifiques géographiques ou littéraires sur le thème du paysage italien. Il se penche plus globalement sur les notions de paysage ordinaire (*ordinary landscape*) versus paysage touristique ou de prestige en Italie, en adoptant les approches de la géographie culturelle et humaniste.

Mots-clés : Paysage ordinaire, tourisme, voyage ferroviaire, Italie, géographie humaniste, Capaccio, Région de Naples, collines.

Abstract : The article is a round trip between memories and personal impressions of rail travel in Italy, and geographical or literary scientific references on the theme of Italian landscape. It focuses more generally on the notions of ordinary landscape versus tourist or prestige landscape in Italy, adopting the approaches of cultural and humanistic geography.

Keywords : Ordinary landscape, tourism, rail travel, Italy, humanistic geography, Capaccio, Naples region, hills.

"L'image finale que le touriste a de l'Italie est celle des *Faraglioni* de Capri. Mais pour y arriver, il y a 800 km d'autoroute, avec ses paysages" (Ghirri, 1984:18).

Italie, paysage, identité

Appliquée à l'Italie, l'association des termes Paysage et Identité déclenche dans nos représentations une multitude d'images, renvoyant souvent à bien des tableaux-clichés ou des stéréotypes. Hauts-lieux touristiques, sites remarquables, on pense immédiatement à certains monuments marquants (le Colisée), à ces *vedute* qui n'ont rien perdu de leur attrait : le Canal Grande et la Salute à partir du pont de l'Académie, à Venise.

Paysages réels et paysages de la littérature ou des arts en général se fondent, si bien qu'il est parfois difficile de les dissocier au niveau de nos représentations. Le Pausilippe et la mer d'Italie restent marqués par les vers de Nerval, les îles Lofoten et le grand Nord ne sont plus les mêmes après la lecture des textes de Kenneth White, en particulier *Le rôdeur des confins* (White, 2006), où l'auteur tisse habilement géographie, géopoétique et références littéraires.

Sur internet (Google), une recherche d'images avec l'expression "paesaggio italiano" donne sur les dix premières images, sept vues de collines en Toscane, avec leurs traditionnels cyprès, paysage tant décrié par les futuristes italiens des années 1920¹, mais redevenu aujourd'hui symbole incontournable du "beau paysage". La même recherche effectuée en français n'en donne que deux. Par contre, les incontournables destinations touristiques sont bien présentes : Amalfi, Pise, Florence, Rome, Venise, les Dolomites et un village "typique" de la côte ligure. On voit bien la relation intime unissant paysage et culture, sur le mode des représentations, et nous pouvons constater à nouveau que "nous ne voyons qu'à travers les instruments de vision que l'école, les mass media nous ont forgés" (Sansot, 1983:86). Il est bien sûr impossible de s'arrêter à ces stéréotypes et à ces premières représentations. Allons donc plus loin.

Mort du paysage ?

Même si la question du paysage revient en force au début de ce siècle, notamment par l'intérêt que lui porte le Conseil de l'Europe en 2000², les géographes ayant vécu les trois dernières décennies du siècle dernier ont certainement en mémoire des titres de colloques ou de publications présentés sous forme interrogative, tels que *Des paysages, pour qui, pourquoi, comment ?* ou *Mort du paysage ?* On se souvient aussi, en France, de la Mission photographique de la DATAR de 1984, où la Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire demanda à douze photographes de représenter le paysage français de ces années 1980. L'idée étant de dresser un état des lieux d'une France où les transformations du territoire allaient en s'accéléralant, faisant craindre une "défiguration" de cette image traditionnelle du pays. A cette même époque, en Italie, Guido Ceronetti (1988:166-170) annonce la "mort du paysage italien" : "Pourquoi sommes-nous si seuls ? Pourquoi les paysages, les fleurs et les herbes, les soirs bleus sont-ils morts ? (...) Le

paysage est un bonheur que nous ne connaissons plus, c'est quelqu'un de très aimé qui, à l'improviste, a poussé un soupir et a été emporté chez les morts – son nom est encore sur la porte, les pièces sont vides. (...) Je vis dans un lieu qui n'a pas de sens, blessé par le bruit, à une vingtaine de kilomètres de Rome, où la campagne est une ordure en décomposition, une bête maltraitée, un tapis sale". Trois ans auparavant, dans son livre illustré *Paysages d'Italie*, le géographe italien Eugenio Turri fait allusion à cet auteur "exagérément pessimiste" en brochant néanmoins un tableau tout aussi critique du paysage italien : "Ce pays si heureux de vivre et si chaotique, où le bruit, le béton, les détritiques et la pollution, séquelles de la société de consommation, dénaturent les paysages, est infidèle à son passé. Le nouveau visage de l'Italie – autoroutes, banlieues immenses, cœur des villes anciennes paralysé par les voitures, littoral cloisonné par le béton, mode de vie à l'américaine – est incompatible avec l'exiguïté de l'espace italien, avec ses vénérables cités, avec ses paysages aménagés au prix de plusieurs siècles d'efforts. Pourtant, une Italie authentique et admirable existe encore : celle des campagnes demeurées intactes, des régions isolées où l'art et l'histoire peuvent se manifester librement." (Turri, 1985:16-17).

Le début de ce siècle est toujours marqué par des auteurs évoquant le paysage italien comme s'ils faisaient "l'éloge d'un défunt" (Sansot, 1983: 35). "Je ne sais où sont disparus ces silences de l'été, ce clair de lune qui gonflait la nuit ventée et fraîche, lorsque la saison était sur le point de se terminer. Ces fragments de paysages sont maintenant défigurés définitivement, vulgairement, par des hommes trop riches, arrogants et peu cultivés, et l'ancien ordre physique, qui avait lentement filtré en nous, se noie dans un marécage mental." A la recherche des paysages des Langhe, immortalisé par les œuvres de Cesare Pavese et Beppe Fenoglio, Gian Luigi Beccaria (2009:31) évoque en ces termes ces collines du Piémont sur un mode arcadien, mais les lignes qui suivent trahissent la vraie préoccupation de l'auteur : "il est toujours difficile, et presque impossible, de trouver un quelconque lieu où le temps se soit arrêté, fixé comme par enchantement, identique depuis un temps immémorable". L'angoisse devant la fuite du temps n'est pas nouvelle, écrivains et poètes ont à toutes les époques exprimé le regret de ne "pouvoir jeter l'ancre un seul jour"³, et les représentations que nous avons des lieux et des paysages seront sans doute toujours imprégnées de cette angoisse. Il est pourtant

des voix discordantes qui se sont démarquées déjà dans les années 1970 de ces discours et de ces représentations. En Italie, c'est par la voie de la photographie que la question du paysage a pris un visage nouveau et original, servant de fil conducteur à un important mouvement artistique, sous la direction de Luigi Ghirri, et qui a notamment été à l'origine d'une exposition organisée à Bari en 1984, intitulée "Voyage en Italie". Entouré d'une vingtaine de photographes italiens et étrangers, Ghirri leur propose de chercher une image du pays différente de l'image médiatique et stéréotypée que les touristes ont du pays, afin de retrouver "les rues et les paysages d'Italie comme ils sont dans la réalité."⁴ L'initiative s'inscrivait pleinement dans un courant d'idées né aux Etats-Unis, mettant en valeur la notion de "paysage ordinaire" (Meinig, 1979), lié à l'espace vécu plutôt qu'à l'espace touristique, à la vie quotidienne plutôt qu'à l'histoire de l'art (notons qu'en France également, la question du paysage prenait un visage nouveau dans le domaine de la géographie, de la sociologie et de la philosophie, avec des auteurs comme Armand Frémont, Pierre Sansot ou Anne Cauquelin). L'exposition de Bari n'est donc pas un "Voyage en Italie" tel que le pratiquaient les "touristes" ou les écrivains étrangers du XVII^e au XIX^e siècle, mais une immersion dans une Italie ordinaire, non "pittoresque", à la recherche d'une autre esthétique, loin des représentations habituelles : "l'image finale que le touriste a de l'Italie est celle des *Faraglioni* de Capri. Mais pour y arriver, il y a 800 km d'autoroute, avec ses paysages" (Ghirri, 1984:18).

Ce long itinéraire auquel fait allusion Luigi Ghirri, qui conduit les touristes des Alpes à Capri, a pour moi une valeur profondément existentielle, l'ayant effectué chaque année en train dans mon enfance, lorsque vivant en Suisse avec mes parents, et devant aller chaque été en Italie pour "rendre visite à la famille", nous prenions le train de nuit pour Rome, puis le Sud de l'Italie...

Mes premiers voyages en Italie

Dès les premiers jours du mois d'août, nous quitions Genève par le train de 17h55. Rives du Léman, Dents-du-Midi, Vallée du Rhône à la tombée de la nuit, avec ses lumières qui m'intriguaient, très haut dans la montagne. Une croix éclairée près de Brig, puis le Tunnel du Simplon. L'arrivée en Italie se faisait en douceur, dans l'obscurité des Alpes, Iselle, puis Domodossola. Premiers paysages éclairés, les îles Borromées, points

lumineux au milieu du lac, et les quartiers de petites villes jouxtant la voie ferrée, Arona, Busto-Arsizio, Gallarate... Plus loin, forte odeur d'œufs pourris dans le compartiment. Quelques minutes plus tard, les flammes bleues et rouges des raffineries et les tanks à essence argentés, brillant dans la nuit, venaient compléter ce paysage né sur un mode olfactif. Nous étions à Rho, dans la banlieue milanaise. L'arrivée dans la métropole se manifestait par quelques longues minutes à travers des quartiers inconnus, où la lenteur du train permettait de distinguer l'intérieur des immeubles, de rares passants dans les rues faiblement éclairées, d'étranges trams jaunes à l'allure ancienne, puis une gare monumentale, où résonnaient les annonces pour des destinations aux noms mystérieux. J'aimais rester éveillé pour observer les gares semi-désertes dans la traversée de l'Emilie-Romagne, mais je finissais presque toujours par m'endormir à cause du bercement. Le réveil en Toscane révélait des paysages de campagne, collines aux villages perchés, couleurs chaudes au petit matin. Rome, Stazione Termini, changement de train agité, foule et premier contact avec la langue, l'italien, qui était à Genève seulement la langue de mes parents, et qui devenait ici omniprésente. Annonces, affiches, changement complet de paysage par rapport à Cornavin !

Après Rome, la campagne devenait plus aride, le jaune et l'ocre dominaient le paysage et les collines sur la gauche du train prenaient un aspect singulier, un univers sauvage et inhospitalier dont je ne connaissais rien. Pourtant, vers 15 heures, après Naples, nous traversons la fertile *Campania Felix*, la plaine du *Sele*, et parmi cette ligne de montagnes à l'horizon, se profilaient deux formes qui m'étaient familières, que je pouvais reconnaître entre mille.

Le temps des collines

Capaccio, mon village, est situé sur les pentes du Monte Soprano et regarde une autre montagne plus basse, le Monte Sottano. Ces deux reliefs sont d'une altitude modeste, mais vus depuis la plaine côtière, ils marquent le paysage d'une façon particulière, comme une onde double, dont la première est plus haute. Il faut pour cela que ces deux montagnes soient vues dans une certaine perspective, qu'elles forment ainsi ce paysage familier que je reconnaissais chaque année, en arrivant à la gare du village qui était située dans la plaine (fig. 1).

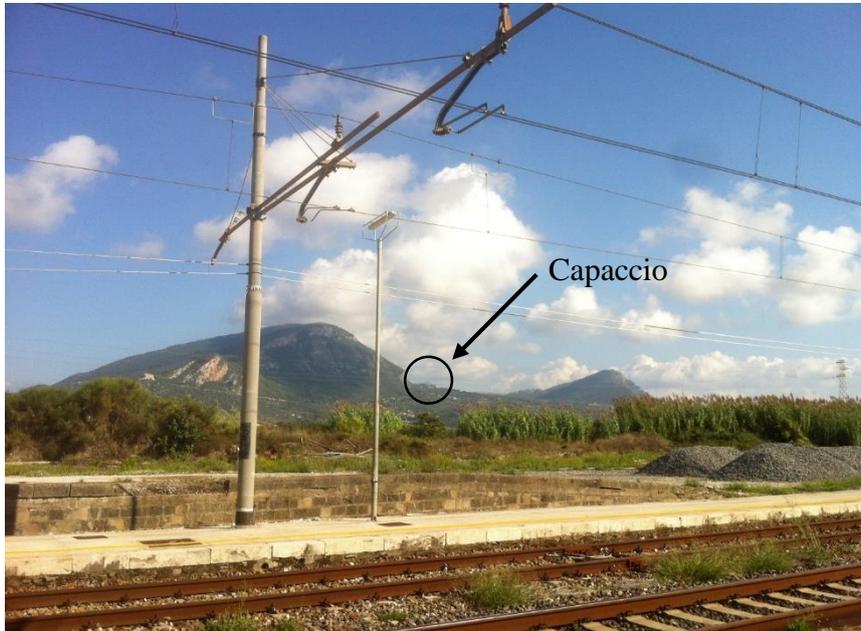


Fig 1 : Les collines et le village depuis la gare de Capaccio (Photo R. Scariati)

Ce paysage signifiait la fin du voyage, le début des vacances d'été. La situation de mon village, sur les premières collines des Apennins, n'est sans doute pas étrangère à l'impression d'immobilité dans le temps que j'en garde. Car probablement, l'horizon des collines a beaucoup à nous apprendre sur notre rapport à l'espace et au lieu, ainsi que sur notre rapport au temps. Dans son introduction à l'œuvre de Cesare Pavese, *La luna e i falò*, G. L. Beccaria note que "le temps cyclique gouverne tout, seules changent les traces des hommes, de leur passage sur terre, mais la terre, la forme des collines, et les saisons, restent" (Beccaria, 2005:X)⁵. Ce même auteur qui dénonçait la mort du paysage des Langhe, cité en introduction, regarde le profil des collines et se sent comme rassuré par ce tableau, resté figé dans le temps, dans l'immobilité propre aux formes du relief terrestre. Impression identique pour Paolo Mauri à propos de ces mêmes paysages de Pavese : "seules les collines semblent les mêmes qu'autrefois, juste un peu mieux peignées" (Mauri, 2009:66). Les géographes, dans un style

différent, rendent le même hommage au "Temps des collines" à l'image de Pierre George qui en a fait le titre de son ultime livre, publié en 1995 : "Aujourd'hui, la confusion s'étale dans la plaine comme l'huile dans la mare, et l'on recherche l'identité perdue dans la silhouette de la colline où dorment des ruines qui abritent la mémoire du passé et incarnent la conscience de la durée" (George, 1995:26).

Le village de mes vacances

Le village de mes vacances avait des volets et des portails verts, d'un vert typiques des villages italiens de cette époque. Un vert ni clair ni sombre, et qui tirait vers le bleu. Aujourd'hui, des résidus de cette peinture persistent sur certaines façades, mais l'aspect déteint, délavé, est le signe du temps qui continue à s'écouler dans ces rues. Le noyau historique, traversé par l'ancienne route reliant la côte aux Apennins et à l'arrière-pays, forme encore un ensemble homogène : quelques anciens palais, une église devant une petite place en pierre, quelques fontaines et des ruelles en pente (fig. 2). Depuis les années 1960, de petits immeubles blancs rectangulaires, les INA-Casa (fig. 3)⁶, les enseignes au néon des bars sur la nouvelle place, des façades refaites sans aucun souci esthétique, ni respectueux du caractère historique des édifices donnent à mon village un aspect bien différent. Les volets verts sont remplacés par des fenêtres en aluminium, une route moderne (que les habitants appellent *La variante*) évite le noyau ancien, les sons et les odeurs se transforment, ou disparaissent, comme celles de fumée dans les rues le soir, ou au mois d'août, lorsque dans toutes les cours intérieures on préparait les conserves de tomates dans de grands chaudrons, en prévision de l'hiver. Aujourd'hui, comme pour retenir un passé qui semble filer comme du sable entre les doigts, on place sur les édifices historiques des plaques avec les noms des palais anciens, les dates, les personnages célèbres qui y ont habité. Les sociétés locales s'intéressent à l'histoire du lieu, on organise des conférences, on publie des brochures, on écrit des poèmes, on recherche des traditions populaires et des recettes de cuisines anciennes. A Trentinara, le village voisin (et bien entendu rival), un petit restaurant installé dans une ancienne cave voûtée propose des plats "pauvres", à base d'herbes cueillies dans la montagne et de produits biologiques de jeunes néo-ruraux.

En plus de 50 ans, j'ai pu assister à la transformation progressive de mon village, qui est resté le même pour certains aspects, mais qui ne correspond plus vraiment à mon souvenir. Et il m'est difficile de dire si ce sont les lieux qui ont réellement changé, ou si c'est moi qui suis différent, mon regard, mes souvenirs, mes représentations. Pour la population, mes oncles, mes cousins, leurs enfants, la mutation progressive des lieux n'a rien de bouleversant. On le voit à leur façon de se promener le soir sur la *Passaggiata*, de "multiplier les occasions d'aller au bureau de tabac ou à l'épicerie pour s'assurer que les choses sont bien à leur place et s'étonner qu'elles pactisent si bien entre elles et aussi entre elles et eux" (Sansot, 1983:49). Leur paysage ordinaire change mais reste *leur* paysage. Les enfants qui découvrent les maisons et les rues d'aujourd'hui garderont cette image comme référence paysagère, comme je conserve, moi, imprimé dans mon souvenir, l'image d'un village médiéval aux volets verts...



Fig. 2 : Via del Rosario, noyau historique de Capaccio (Photo R. Scariati)



Fig. 3 : INA-Casa à Capaccio (Photo R. Scariati)

I Giardini

Les jardins publics de mon village (fig. 4) forment la *passeggiata*, où tous les soirs se retrouvent les habitants de Capaccio. La vue est dégagée sur la plaine de Paestum et la bande côtière, qui va de Salerno à Agropoli. Pour tout lecteur de Bachelard et Durand⁷, il est clair que l'amour que portent les habitants aux Giardini est lié à cette imagination de la matière (la terre, l'air et l'eau), et que cet horizon a quelque chose de "fabuleux"⁸. Mais parfois, c'est l'Histoire elle-même qui se rappelle à la vie quotidienne. Comme cette nuit du 8 septembre 1943, lorsque les habitants du village ont pu voir arriver de cet horizon les navires de guerre américains... l'Opération Avalanche annonçant le tournant de la Deuxième guerre-mondiale. Un monument aux morts, au centre de la promenade, vient rappeler cet épisode que seuls les plus vieux du village ont encore en mémoire...

Revenant régulièrement depuis mon enfance contempler ce paysage, l'amplitude de regard qu'offre ce belvédère a clairement pour moi quelque chose d'"existentiel". Mais pour cela, il faut que je puisse "y descendre le jour, et m'assurer du grain de sa réalité", et le soir, le voir sous son aspect

intangibles, et ne plus pouvoir alors "démêler le réel de l'imaginaire" (Sansot, 1983:50-51). Aujourd'hui, les habitants aiment se retrouver dans ces jardins, sur les terrasses des nombreux bars ou se promenant, en fin d'après-midi, le long de la *passaggiata*. La vue de la plaine, tout comme le village, a évolué à leur rythme et leur est familière.



Fig. 4 : *I Giardini*, jardins publics de Capaccio (Photo R. Scariati)

Le soir, une multitude de lumières s'allument dans la plaine, formant comme une constellation de points qui ne sont limités que par le rectangle noir de la mer. Mais pour moi, ce paysage en cache un autre car dès que je le découvre à nouveau, à chacun de mes voyages, il me rappelle inmanquablement mon enfance, ce soir en particulier où mon père me raconta que lorsqu'il était jeune, toute cette plaine était plongée dans l'obscurité la plus complète, qu'on pouvait apercevoir seulement la petite lumière isolée de la gare de Paestum perdue au milieu de cette plaine marécageuse, et qu'on pouvait alors suivre la progression des trains, petites lignes de lumières mobiles, qui traversaient la plaine en silence. Ce paysage ancien et invisible est resté imprimé dans mon regard et se superpose au paysage que je contemple aujourd'hui. Une autre histoire

vient alimenter ce même paysage nocturne. On raconte qu'autrefois, un habitant du village était fiancé à la fille du chef de gare, seul bâtiment de la plaine côtière. Le soir, lorsque le jeune homme rentrait chez lui, arrivé sur les jardins publics du village, il dirigeait sa moto vers cet unique point lumineux formé par la gare et faisait des appels de phare pour dire au revoir à son amie encore une fois. Il n'est pas important de savoir si de telles histoires sont réelles, ou bien si elles font partie de la doxa du village. Elles n'en constituent pas moins le substrat d'un imaginaire, et fondent le "pacte originel qui permet de constituer un fragment du monde en paysage" (Sansot, 1983:137). Moi-même, contant ces histoires et faisant revivre ces paysages invisibles à mes enfants en souvenir de mon père (pour me rappeler à sa mémoire ?), je participe à cette transmission, et peut-être eux-mêmes en feront autant un jour, avec leurs enfants. Ces paysages du souvenir continueront à exister, tant que l'oubli des générations ne les éteindra définitivement.

La promenade aux temples

Autrefois, les temples de Paestum, au pied de la colline, étaient un lieu de pique-nique privilégié des jeunes de la région. Le Lundi de Pâques (*Pasquetta*), la tradition veut en Italie que l'on ne reste pas chez soi, et les temples étaient envahis par des *comitive*, des groupes de jeunes qui dressaient sur les vieilles dalles grecques des temples des nappes colorées, et toutes sortes de victuailles. Jusqu'au soir, nous nous livrions à de véritables festins préparés depuis la veille ! C'était une façon très populaire de nous approprier ces ruines, de faire revivre ces lieux antiques, qui étaient remis ensuite dans leur état de propreté après plusieurs jours de travail de la part des employés de la voirie. Maintenant, tout ceci est bien entendu interdit, et les touristes viennent admirer de loin, avec leurs tablettes servant d'audio-guide et leurs *selfies*, ces colonnes anciennes et muettes, et visiter le musée ultra-moderne. La visite des temples est une étape obligée de chacun de mes voyages, encore aujourd'hui. J'aime observer les touristes, souvent de jeunes couples, arrivés tôt ce matin à Naples avec EasyJet. Ils seront à Pompéi cet après-midi, puis soirée-pizzeria à Vico-Equense, et repartiront demain pour une ville du nord de l'Europe... Que perçoivent-ils réellement de ces lieux qu'ils traversent ? Ces lieux chargés de vécu et d'histoire pour moi, ma famille, mes amis ? Probablement, des images identiques aux miennes, lorsque je voyage

comme eux... Mon regard croise le leur... on peut percevoir dans leurs yeux tous les paysages qu'ils ont enregistrés très rapidement le temps d'un week-end, autant d'images superposées et superficielles mais qui ne sont pas dépourvues d'un certain charme, celui du survol, de l'inventaire ou de l'album photographique.

Quand on jouait aux touristes...

Mon village se trouve à portée de voyage d'un jour de plusieurs sites touristiques importants : Paestum, Amalfi, Capri, Naples et ses environs... Si Paestum était une promenade familière, Amalfi et sa célèbre côte, Ravello, Positano, était le lieu où nous allions "faire du tourisme." Repas de midi à l'un des restaurants du *lungomare*, puis la Cathédrale et son "Cloître du paradis" visités très sommairement à cause du temps passé au restaurant et de nos excès en *spaghetti alle vongole*, *frittura mista* et *Lacryma Christi* blanc (pour mes parents). Retour en voiture avec mon oncle, embouteillages habituels, longues queues à patienter en voiture les fenêtres grandes ouvertes (il n'y avait pas encore de climatisation), et mon oncle qui parlait très fort en fumant et en gesticulant à travers la portière. Capri, personne n'y allait. C'était seulement une île évanescence sur la ligne d'horizon, que nous devinions parfois, en fonction de la météo, lorsque nous descendions de la colline par la route en lacets. La seule autre image que nous en avions, c'était celle des cartes postales qui se vendaient dans les kiosques de Paestum. Quant à Naples, c'était une ville plutôt redoutée par les habitants de mon village, non seulement parce que la grande ville faisait peur, avec sa circulation chaotique et ses vols (dans le village, cela n'arrivait jamais !), mais aussi parce qu'elle signifiait la plupart du temps une visite à l'hôpital, où chez un spécialiste pour une maladie sérieuse... Pourtant, je me souviens d'une visite faite à des amis de la famille, lorsque j'étais adolescent. Ce fut la découverte d'une ville belle, différente, car nous nous sommes fait guider par ces amis napolitains dans les lieux les plus paysagers, notamment sur l'élégante *Riviera di Chiaia*, *Mergellina*, puis sur le promontoire du Pausilippe, le même que je devais retrouver plus tard dans les écrits de Nerval, Goethe ou Lamartine... Quelle découverte ! La grande courbe de la baie de Naples, le Vésuve, l'horizon fermé par la côte de Sorrente et les îles... Je me trouvais tout à coup transformé en touriste ou voyageur allemand, anglais, comme un étranger sur sa propre terre, devant le même paysage

dessiné, chanté, mis en vers par tant d'artistes. Mais cela, je ne le savais pas encore... et pourtant, j'en éprouvais, de façon naïve, la même fascination. A croire que ce paysage a une portée imaginaire propre, qui ne peut que nous toucher. Anne Cauquelin a trouvé peut-être la réponse à cet étonnement, lorsqu'elle évoque ce "combat rituel" (Cauquelin 1989:130) des éléments naturels (eau, air, terre, feu), nécessaire à toute "invention" d'un paysage. Ainsi, cette vue célèbre refléterait selon l'auteur ce combat idéal entre les quatre éléments réunis, le feu étant représenté par le volcan.

La fin des vacances

Retour en Suisse. Après un mois dans le sud de l'Italie, les montagnes pelées du Latium n'avaient plus ce même aspect sauvage. Mon œil s'était habitué à l'aridité de la végétation et même les abords délabrés et sales des voies ferrées dans la banlieue de Naples n'avaient plus le même visage. Ce paysage pour moi nouveau il y a seulement un mois, était devenu plus familier, au contact des jours passés avec mes cousins, mes oncles, mes amis qui vivaient au quotidien dans ces paysages. Gare de Rome, train de nuit. Au réveil, des montagnes, les Alpes. La première gare m'indiquait que nous n'étions plus en Italie. Le paysage ferroviaire avait complètement changé. Les lampadaires des quais de gare n'étaient plus ceux que l'on trouve dans toute la péninsule, de la Lombardie à la Sicile, tout comme ces barrières en béton blanches, typiques des gares italiennes, et qui sont en voie de disparition aujourd'hui (fig. 5 et 6). Cette "composition mentale d'objets" (Sopher, 1979:137) des gares italiennes leur donnait un aspect pour moi familier, constituait un "paysage affectif" (Sansot, 1983:63) qui m'était cher, même si je ne vivais pas en Italie. Bien sûr, ma perception était biaisée par ma connaissance de ce genre de paysage et de mobilier ferroviaire. Pour la comprendre, il faut savoir qu'à cet âge, j'avais dans ma chambre une maquette qui occupait le plus clair de mon temps (et de mon espace...). Comme tous les passionnés de modélisme ferroviaire, j'étais soucieux d'harmoniser le paysage au matériel roulant que je collectionnais, et j'avais choisi le paysage ferroviaire italien, avec ses gares et leur mobilier si particulier. Les grandes marques de modélisme étant presque toutes allemandes, il était difficile de trouver les lampadaires, des poteaux de caténares italiens, à tel point qu'il fallait

construire ces éléments à la main, sur la base de modèles que l'on trouvait dans les revues spécialisées italiennes, ou en observant le paysage réel.



Fig. 5 et 6 : Quai de gare italien, réel et en maquette
(Fig. 5 : Photo Marco Ronchetti : scalaenne.wordpress.com)
(Fig. 6 : Photo Gianni Lauricella : www.artemodellismo.it)

L'Italie des maquettes

Des paysages de trains électriques, c'est ainsi que l'on qualifie parfois ces paysages où tous les éléments, vus du lointain, sont agencés de façon harmonieuse pour former un panorama idéal, équilibré. "Le lointain fabrique des miniatures en tous les points de l'horizon (...) (qui) s'offrent à notre possession, niant le lointain qui les a créées" (Bachelard, 1984:159) et ce paysage de miniatures est en relation avec l'univers des maquettes. Les amateurs de modèles réduits, ferroviaires ou autres, sont souvent des passionnés pour qui la reproduction fidèle de la réalité peut devenir obsessionnelle. Parfois, il s'agira de reproduire fidèlement un lieu réel, comme pour le fixer, en arrêter le temps, le posséder en quelque sorte. Ainsi certains dioramas, que l'on peut admirer dans les expositions d'initiés ou dans les revues spécialisées, représentant un lieu précis, existant réellement. Mais plus souvent, il s'agira de reproduire des lieux imaginés, des paysages inventés qui doivent cependant paraître vraisemblables, pour condenser une réalité idéale. A ce moment-là, le maquettiste ne se bornera pas à imiter ce lieu et ce paysage. Gaston Bachelard a écrit à ce propos de très belles pages, montrant à quel point, "dans la miniature, les valeurs se condensent et s'enrichissent", et que la miniature, ici la réalisation d'une maquette, trahit un désir de "posséder un monde" pour y vivre "une expérience de topophilie" (Bachelard, 1984:141ss). Sur le site *Duegieditrice*⁹, un *forum* de plusieurs pages est lancé sur le thème du "paysage typiquement italien", montrant bien l'importance de reproduire fidèlement l'idée que l'on se fait d'un paysage pour qu'il soit identifié comme tel.

Pourtant, il est d'autres miniatures et maquettes consacrées à l'Italie, présentant un souci tout autre. C'est le cas d'*Italia in miniatura* à Rimini (fig. 7), parc d'attractions géré par Costa Edutainment, qui se présente comme un espace "dédié à la beauté et à la culture du Bel Paese, pour répondre à la demande croissante d'un usage qualitatif des loisirs qui conjugue culture, éducation, émotion et divertissement pour des visiteurs de tous les âges"¹⁰. Contrairement au paysage d'une Italie ordinaire dans les maquettes ferroviaires, réalisé pour faire circuler des trains de façon vraisemblable, cette Italie en miniature présente les monuments, hauts-lieux historiques et culturels de la péninsule.



Fig. 7 : Le parc d'attractions "Italia in miniatura" (Rimini). Archivio del parco tematico Italia in Miniatura, Rimini, Italia

C'est bien une autre façon de concevoir l'identité paysagère, par la symbolique d'édifices marquants, qui n'ont plus rien en commun avec un "espace vécu", mais qui représenteraient plutôt l'image culturelle qu'un pays se donne de lui-même. Les parcs à thème de ce genre (il y en a dans de nombreux pays) sont très visités et intéressent beaucoup un public constitué en grande partie d'autochtones, qui aiment retrouver réunis les hauts-lieux de leur nation, sorte de référence culturelle d'une identité apprise à l'école et par leur éducation en général, et rappelée au quotidien par les médias (journaux, magazines, radio, télévision, affiches publicitaires etc.). Dans la série télévisée italienne *Provaci ancora prof*¹, apparaît plusieurs fois dans chaque épisode la célèbre Mole Antonelliana, pour montrer que l'histoire se déroule à Turin ; il en est de même pour le Colisée dans les épisodes de *L'allieva*, une autre fiction de la RAI qui se déroule à Rome¹². Ces monuments célèbres sont reproduits de façon systématique pour signifier une ville, un lieu précis du territoire. Parfois, ils sont même reproduits ensemble comme un itinéraire symbolique pour représenter l'intégralité de la péninsule, associés au nom du pays. Dans

son message sans équivoque, la campagne publicitaire pour les nouvelles liaisons ferroviaires à haute vitesse "TAV - La metropolitana d'Italia" présente une image de l'Italie réduite à quelques monuments, symboles des principales villes du pays (fig. 8). Le pays est plongé dans le noir, un espace uniforme à traverser au plus vite. Nous avons déjà évoqué avec Gianni Hochkofler, dans un texte précédent (Scariati, Hochkofler, 2014), la perplexité dans laquelle se trouvent un nombre toujours plus grand d'Italiens, voyant leur pays réduit à quelques métropoles remarquables. Une Italie parfois nommée de "mineure" semble prendre une nouvelle vie dans le monde des média, en réponse à cette volonté de gommer les aspérités et les diversités d'un territoire immense et complexe¹³. L'opposition entre ces deux types de maquettes, celle d'une Italie de carte postale, et celle des passionnés de modélisme ferroviaire, exprime bien cette dualité.

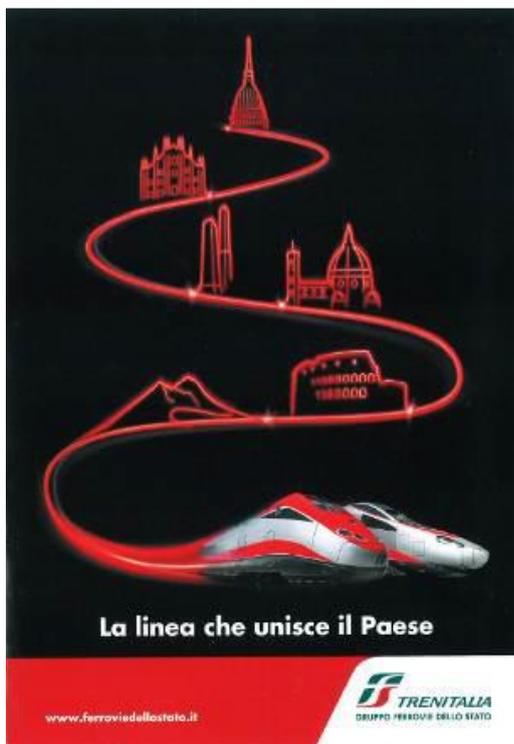


Fig. 8 : Affiche *Trenitalia*
(Photo R. Scariati, gare de Salerno, juillet 2014)

Sali e Tabacchi

L'Italie de la vie quotidienne est marquée par des paysages ordinaires dans lesquels certains éléments sont des marqueurs du territoire national et restent encore (pour combien de temps ?) un facteur d'identité. Enseignes, éléments du mobilier urbain, ce sont aujourd'hui des signes toujours vivants, mais commençant à devenir des rémanences, ou des résidus de cette volonté d'une nation de marquer son unité et son importance. Les chemins de fer étaient au début du XX^e s. un signe de grandeur pour les pays européens, et pour de jeunes nations comme l'Allemagne ou l'Italie, le réseau et le paysage ferroviaire révélaient ce désir d'unité, sur l'ensemble du territoire national. D'autres signes, dispersés dans le paysage ordinaire italien, montrent également cette appartenance à une nation, comme par exemple le symbole "T" signifiant "Sali e tabacchi" (fig. 9-10), caractéristique des bureaux de tabac de toute la péninsule, depuis le milieu du XX^e s. Depuis 1862, la vente de sel et de tabac était un monopole d'Etat, qui fut ensuite aboli à la fin des années 1980. Cette enseigne, dans ses différentes variantes, constitue encore aujourd'hui un symbole notoire, populaire, pour exprimer une certaine identité nationale italienne. En effet, de nombreux restaurants, lieux de convivialité, ont choisi de se nommer "Sali e tabacchi" et ont adopté ce T majuscule comme logo, comme à Zurich, Berlin, et bien sûr en Italie (fig. 11-13). L'utilisation de noms de lieux symboliques célèbres était habituelle pour signifier l'identité culturelle d'un pays, comme la pizzeria *Ponte-Vecchio* à Genève, sous les fenêtres de mon bureau à l'Université. Par contre, utiliser symboliquement des éléments du mobilier urbain, inscrits dans la vie quotidienne, comme ici les enseignes de bureaux de tabac, est plus rare, mais en augmentation. Signe d'une recherche plus fine dans notre imaginaire collectif lié à une nation, une origine, une identité ? L'identité italienne véhiculée à travers les grands classiques de nos représentations et les stéréotypes traditionnels, serait-elle mise en concurrence par une identité plus quotidienne, vécue, celle des gens, de la rue, de la culture ordinaire ?

Ci-contre :

Fig. 9 : Gare italienne (gare secondaire de Demonte) et son *Tabaccaio*, reproduite par Sergio Giordano (GI.CO. Model) (modélisme artisanal)

Fig. 10 : Bureau de tabac à Capaccio-Scalo (Photo R. Scariati)





Home Reservierung Speisekarte Impressum

T

**SALE E
TABACCHI**

RISTORANTE SALE E TABACCHI

Rudi-Dutschke-Straße 25 · früher: Kochstraße
10969 Berlin-Kreuzberg · am U-Bahnhof KOCHSTRASSE

Montags bis Sonntags · ab 11:00h
Fon: 030 - 2521155 und 25295003
Fax: 030 - 25295004

RESERVIERUNG PER E-MAIL: ⇒ reservierung@sale-e-tabacchi.de
RESERVIERUNG PER ⇒ WEB-FORMULAR

KONTAKT - KEINE RESERVIERUNG: ⇒ mail@sale-e-tabacchi.de
⇒ [google-maps](#) | [Stadtplan](#)



Fig. 11 à 13 : Restaurants "Sali e Tabacchi" à Zurich, Berlin et en Italie (Mandello del Lario). Source : <http://salietaabacchi.ch/> ; <http://www.sale-e-tabacchi.de/> ; <http://www.osteriasalietaabacchi.it/>

Y a-t-il un paysage identitaire italien ?

Ces exemples montrent que la question demande une approche nuancée et que l'identité peut s'inscrire à la fois dans (au moins) trois différents genres de paysages :

- des paysages ordinaires, où l'on peut "lire" sans en prendre réellement conscience, au détour d'une rue ou d'une gare, ces symboles de la nation italienne (le T de *Sali e tabacchi*). Ces paysages évoluent avec le temps, et ces symboles, avant de disparaître, côtoient progressivement d'autres symboles plus récents. De tels signes sont inscrits dans un cadre paysager qui "se donne comme une totalité organique" (Sansot, 1983:19), une scène ou un théâtre, pour reprendre l'heureuse formule d'Eugenio Turri¹⁴. Quant à l'homme, "acteur incarné dans ce décor, allant à son épicerie ou garant son automobile, le soir, ou maniant le sécateur, ou commentant un fait divers dans un bistrot, cet homme en tant que surface sensible, en tant que volume ostentatoire donnant vie à ses épaules ou à ses mains, il constitue un élément fondamental du paysage" (Sansot, 1983:18). De la même façon, les intonations de la langue, de ses différents accents ou dialectes colorent le paysage en le rendant unique, tout comme les éléments sensoriels, l'odeur de pain chaud, autrefois, dans les rues de Florence au petit matin. Ce sont ces tableaux précisément, et non pas les paysages clichés d'une Italie touristique, qui viennent habiter l'imaginaire des émigrés, lorsqu'ils se souviennent de leurs lieux d'origine, parfois avec nostalgie.

- des paysages de prestige, historiques ou culturels (le Colisée). Ceux-ci sont toujours plus préservés, muséifiés, pour le meilleur et parfois pour le pire. On ne s'inquiète pas pour leur survie, sauf quand certains gouvernements italiens coupent les fonds pour leur restauration. Mais même lorsque l'Etat se désengage (une fois de plus) du bien public, les firmes privées y cueillent une occasion de se faire de la publicité et entreprennent les travaux nécessaires, comme la restauration du Colisée réalisée récemment par... une marque de chaussures !

- ou encore des paysages typiques de régions précises, qui ont acquis une valeur esthétique certaine, associée à des qualités plus larges sur le plan culturel, y compris dans le domaine de la gastronomie par exemple. Le lien entre alimentation, culture et paysage n'est plus à faire ; le succès récent du tourisme culinaire (Smith, Jacobs, 2011) en est sa manifestation la plus visible. Le village sur sa colline est devenu un cliché des publicités de produits gastronomiques (comme pour la marque de chocolat NOVI en 2016 par exemple, qui s'ajoute à la vidéo précédente, située en haute montagne). Ce type de paysage est valorisé car il évoque un temps arrêté, époque d'un savoir-faire culinaire, de traditions et de proximité avec le territoire. La recherche sur le web, évoquée au début de cet article, montrait ces paysages que l'on reconnaît comme caractéristiques de régions formant l'Italie. Ainsi, les collines de Toscane avec leurs cyprès et leurs formes ondulées sont associées au pays tout entier, bien qu'elles n'en constituent qu'une partie infime. C'est par l'assimilation de l'image de la Toscane à l'Italie, à la façon d'une synecdoque, que ce transfert peut se réaliser, avec les valeurs esthétiques associées à ces images. La beauté de l'Italie découlerait de la beauté de ses régions-phares : la Toscane, les Dolomites, ou plus récemment le Salento et certains lieux de "l'Italie mineure", en particulier dans les Apennins (Scariati, Hochkofler, 2014).

Le paysage italien est-il mort ? Cette question fera encore couler beaucoup d'encre, et ce bref article n'avait pas d'autres intentions que d'en nuancer les termes, afin de rendre la réponse encore plus complexe. Le mouvement qui s'est intéressé au paysage ordinaire dans les années 1970 avait déjà apporté beaucoup de matière à réflexion. De même, toujours à cette époque, après qu'il eût mentionné ces "odieuses mutilations" des paysages, Pierre Sansot nuancait ses propos en évoquant notre capacité "d'enjamber, de nous attarder sur les points forts, de neutraliser certaines

zones sous la forme de blancs ou de marges inintéressantes" (Sansot, 1983:67). Ce discours en demi-teintes sur nos représentations du paysage a été peut-être oublié aujourd'hui en Italie, car il n'est pas facile, lorsque l'on traverse les étendues peu homogènes de la Plaine du Pô par exemple, d'imaginer que ce paysage puisse avoir une réelle valeur pour ceux qui le vivent (fig. 14-16). Ce paysage si bien décrit par Gianni Celati (2011), où des hangars, des fabriques et des centres commerciaux avec leurs parkings démesurés côtoient des fermes traditionnelles et des lotissements de ces villas "comme des modèles réduits, aux couleurs acryliques ou revêtues de catelles (...) toutes dessinées de la même façon, boîtes à deux étages aux volets en plastique" (Celati, 1984:45).

Cependant, lorsque je parviens à rompre, au cours de mes voyages, cette bulle de verre qui m'isole dans mon état de voyageur, et que j'entre en contact avec les habitants, je crois toujours plus que "tous les lieux ont leur mot à dire" (Sansot, 1983:65). Et lorsque je parcours aujourd'hui ces régions où rien n'attire l'œil, où le paysage tout entier semble baigner dans une banalité ordinaire et sans éclat, ces mots de l'écrivain-voyageur Gianni Celati me reviennent en mémoire : "Je m'étonne que ces bourgs soient si grands, qu'il y ait tant de maisons, tant de rues, tant d'usines et d'habitants. Mais des lieux de ce genre il y en a partout, dont très peu de gens ont entendu parler (...). Noms étranges, faisant penser à de petits hameaux. Et au contraire, ce sont toujours des lieux complexes, qui demanderaient des mois pour être connus un peu. Chaque fois c'est une surprise, tu découvres ne rien savoir de précis sur le monde extérieur. Alors il te vient l'envie de t'excuser avec tout le monde : excusez notre présomption, excusez nos discours, excusez-nous d'avoir cru que vous étiez juste une poignée de mouches sur lesquelles cracher nos sentences."¹⁵

Page suivante :

Fig. 14 à 16 : Paysages le long de la voie ferrée à haute vitesse entre Bologne et Milan (Photos R. Scariati)



Retour en Suisse

Après la traversée du Valais, le train de nuit abordait la région lémanique. Les Dents-du-Midi, Villeneuve et les rives du lac. Ce lac qui représentait, à l'aller, le début du voyage, des vacances en Italie, signifiait maintenant le retour vers la ville qui se trouvait à son extrémité, Genève, la "rentrée des classes", l'école dans une ville où, dans les années 1960, il n'était pas toujours bon d'être italien...

Je ressentais à quel point le magnifique tableau des Dents-du-Midi offert par la vitre du compartiment pouvait être différent, selon qu'il était contemplé à un moment ou à un autre, dans un sens ou l'autre du voyage. La même vue, mais pas le même paysage. Car en effet, j'éprouvais alors, chaque fin d'été, au retour de mes vacances, ce que j'allais lire bien plus tard chez Lamartine : "Je vis lever le soleil sur le golfe, sur la campagne et sur la ville éblouissante de Naples. Je fus insensible et froid à ce spectacle que tant de voyageurs viennent admirer de mille lieues. (...) C'est que chacun porte avec soi son point de vue. Un nuage sur l'âme couvre et décolore plus la terre qu'un nuage sur l'horizon. Le spectacle est dans le spectateur"¹⁶. Plus tard, assistant en géographie à l'Université, j'allais chercher des réponses à ces questionnements au travers de la géographie des représentations et de la géographie humaniste.

Mes derniers voyages en Italie

Depuis cette époque, j'ai appris à connaître quasiment par cœur cet itinéraire, effectué d'innombrables fois, de jour comme de nuit. Et c'est maintenant au moyen de la *Freccia Rossa* que j'entreprends ce voyage. Ce TGV italien qui a perdu tout charme ferroviaire et ressemble plutôt à un avion, permet par sa vitesse et le fait qu'il circule la plupart du temps sur des voies surélevées, d'avoir une vision troublante du paysage italien. Ainsi, dans l'indifférence générale des voyageurs (appelés aujourd'hui "clients" par la société des chemins-de fer...), occupés à pianoter sur leur *laptop*, à téléphoner ou à regarder l'écran suspendu au plafond des voitures, où est projeté le paysage traversé par le train..., l'Italie se déroule tel un ruban, dans une succession de paysages juxtaposés : villages anciens sur les collines, plaines céréalières, dépôts et fabriques, banlieues, habitat pavillonnaire... Une Italie diversifiée, difficile à déchiffrer, en complète mutation par endroits, ailleurs, semblable à celle que j'ai toujours connue. La nouvelle ligne survole les agglomérations, les esquive, mais parfois, on

croise l'ancienne voie ferrée. De petites gares, des ponts en pierre, un tracé qui épouse les courbes du pays¹⁷, et pour reprendre la jolie formule de Pierre Sansot, "y introduit des nervures, des lignes du cœur, le tatoue de ses zébrures, le parchemine" (Sansot, 1986:185). Ces deux réseaux ferrés ne symbolisent-ils pas à merveille ces deux logiques si bien décrites par Massimo Quaini, la logique des lieux contre la logique des flux ?¹⁸ Deux Italies bien réelles et parfois discordantes, prises dans une lutte où le vainqueur ne sera peut-être pas celui que l'on croit... Mais au terme de cet article, je voudrais plutôt retourner une dernière fois à mes voyages récents en Italie et en particulier au dernier, effectué il y a quelques mois. J'en garde trois images :

La première est celle d'un couple de voyageurs, l'homme disant à son amie "che meraviglia" (quelle merveille !) devant le spectacle des îles Borromées défilant à travers la fenêtre. Pline, s'il avait été du voyage, aurait certainement confirmé en ajoutant "ce ne sont pas des terres mais un dessin d'une rare beauté..."¹⁹ (fig. 17).



Fig. 17 : Les îles Borromées vues du train (Photo R. Scariati)



Fig. 18 : Quai de gare à Florence (Photo R. Scariati)

La deuxième est la vue du célèbre dôme de Brunelleschi et du campanile de Giotto depuis les quais de la gare de Florence (fig. 18), destination incontournable des courses d'école de tout le pays et d'ailleurs. L'art italien dans son apogée vient se rappeler ici à un espace fonctionnel, fréquenté au quotidien par des milliers de voyageurs et de pendulaires. Les gares étaient autrefois des lieux de qualité, voire des monuments, avant qu'elles soient remplacées par des gares souterraines, comme à Bologne, ou transformées en centres commerciaux, perdant ainsi tout intérêt historique, culturel ou poétique.

La troisième vue est celle d'un village, entre Orvieto et Rome, dont je ne connais pas le nom. C'est un village perché sur un éperon rocheux. Est-il encore habité ? Est-il "muséifié" ? Ses ruelles sont-elles déjà remplies de ces traditionnelles boutiques touristiques et chambres d'hôtes ? Peu importe. La distance qui m'en sépare m'empêche de voir ce village autrement qu'à la manière d'un tableau, d'une icône, d'un paysage figé dans le temps, et auquel je pourrai donner toutes sortes de valeurs auxquelles

j'adhère : le durable, l'authentique, le beau..., puisque "l'imagination possède (...) la vertu singulière de répondre au plus léger contact par un ample mouvement qui se propage" (Tison-Braun, 1980:51), et cette image occasionnelle provoquera "une explosion d'images" (Bachelard, 1987:7). C'est peut-être cette explosion d'images qui a appelé mon regard et réjoui mes sens.

Entre ces vues, mon pays tout entier, dans ses couleurs et ses lumières. J'ai parcouru l'Italie bien au-delà de ses paysages stéréotypés. Variant les occasions, les saisons, les raisons de mes déplacements, j'en ai rapporté toutes sortes d'impressions ou de visions. Mais au cours de ces voyages, lorsque je suis "sentant, ressentant, consentant", je suis surpris tout naturellement par la beauté (osons le mot !) de ces paysages italiens. Car "revenir au monde tel qu'il est dans sa fraîcheur matinale ou dans sa lassitude complice, c'est un choix de société, un art de vivre" (Sansot, 1983:13).

Bibliographie

- Bachelard G., 1943, *L'air et les songes*, Paris, Corti.
- Bachelard G., 1984, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF.
- Beccaria G.L., 2005, "Introduzione", in : Pavese C., *La luna e i falò*, Torino, Einaudi, pp. V-XXXIII.
- Beccaria G.L., 2009, "I silenzi delle Langhe fantastiche e i disturbanti rumori di fondo", in : Roello U. (ed.), *Pavese e le Langhe di ieri e di oggi tra mito e storia*, Soveria Mannelli, Rubbettino ed., pp. 31-32.
- Cauquelin A., 1989, *L'invention du paysage*, Paris, Plon.
- Celati G., 1984, *Finzioni a cui credere*, reproduit in : Sironi M., 2004, *Geografie del narrare*, Regio-Emilia, Diabasis.
- Celati G., 2011, *Verso la foce*, Milano, Feltrinelli, 2011.
- Ceronetti G., 1988, *L'occhiale malinconico*, Milano, Adelphi.
- Ghirri L., 1984, "Nel regno dell'analogo", Interview avec Mario Belpoliti, in : Valtorta R. (ed.), *Racconti dal paesaggio*, Milano, Lupetti, 2004, p. 18.
- Lamartine A. de, 1944, *Graziella*, Genève, Au Grand Passage, 1944.

Lonati S., 2006, *Viaggio letterario in Italia (ai tempi del turismo globalizzato)*, Università di Pavia, [libreriauniversitaria.it].

Lonati S., 2012, *La scoperta dell'Italia, letteratura, geografie e turismo nella rivista "Le vie d'Italia" (1917-1967) del Touring Club Italiano*, Thèse de doctorat, Université de Genève, Fac. des Lettres.

Mauri P., 2009, "Pavese e il vino", in : Roello U. (ed.), *Pavese e le Langhe di ieri e di oggi tra mito e storia*, Soveria Mannelli, Rubbettino ed., pp. 65-66.

Meinig D.W. (et al. eds), 1979, *The interpretation of ordinary landscapes*, New York, Oxford Univ. Press.

Quaini M., 2005, *L'ombra del paesaggio. L'orizzonte di un'utopia conviviale*. Regio-Emilia, Diabasis, 2006.

Rumiz P. 2009, *L'Italia in seconda classe*, Milano, Feltrinelli.

Sansot P., 1983, *Variations paysagères*, Paris Klincksieck.

Sansot P., 1986, *Les formes sensibles de la vie sociale*, Paris, PUF.

Scariati R., Hochkofler G., 2014, *La réinvention du paysage italien : flânerie dans l'Apennin et l'Italie mineure*, conférence présentée au Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges, 11-14.10.2014. Texte disponible sous : <http://archive-ouverte.unige.ch/unige:23388>.

Smith F., Jacobs H., 2011, "Le tourisme culinaire : un fort marqueur territorial", in : Bleton-Rugot A. (et al. eds), *Tourisme et territoires*, Mâcon, Institut de recherche du Val-de-Saône-Mâconnais, pp. 103-110.

Sopher D.E., 1979, "The landscape of home", in : Meinig D.W. (et al. eds), *The interpretation of ordinary landscapes*, New York, Oxford Univ. Press, pp. 129-149.

Tison-Braun M., 1980, *Poétique du paysage*, Paris, Nizet.

Turri E., 1985, *Paysages d'Italie*, Lausanne, Office du livre.

White K., 2006, *Le rôdeur des confins*, Paris, Albin Michel.

Notes

1. Boccioni U., 1914, "Contro il paesaggio e la vecchia estetica", in : Birolli Z. (ed.), *Gli scritti editi e inediti*, Milano, Feltrinelli, 1971, p. 84. : "N'avez-vous jamais éprouvé de la joie en voyant une mélancolique ligne de petits cyprès

- sentimentaux, poignardée par une longue, arrogante, violente : "EAU PURGATIVE INFALLIBLE !... ?"
2. <http://www.coe.int/fr/web/landscape>.
 3. En référence au poème *Le Lac*, de Lamartine.
 4. Quotidien *Il Corriere della Sera*, 2.12.2004.
 5. Beccaria reprend pour lui dans cet extrait, en les citant, les propos de Mutterle A.M., *L'immagine arguta. Lingua, stile, retorica di Pavese*, Torino, Einaudi, 1977, p. 124.
 6. INA-Casa : vaste programme immobilier réalisé dans toute l'Italie dans les années 1950-60, grâce aux fonds gérés par l'Istituto Nazionale delle Assicurazioni.
 7. Je fais référence aux ouvrages de Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, *L'eau et les rêves* ainsi qu'à Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire (éditions diverses)*.
 8. Je fais référence au titre du livre de Michel Collot, *L'horizon fabuleux*, Paris, Corti, 1988.
 9. Duegi editrice : forum.duegieditrice.it.
 10. Italia in miniatura, parco tematico, Rimini. www.italiainminiatura.com
 11. Série télévisée Rai-Fiction "Provaci ancora prof" www.provaciancoraprof.rai.it.
 12. Série télévisée Rai-Fiction "L'allieva" (2016).
 13. Voir à ce propos l'ouvrage de Paolo Rumiz, *La leggenda dei monti naviganti*, Milano, Feltrinelli, 2013.
 14. En référence à l'ouvrage de Eugenio Turri, *Il paesaggio come teatro : dal territorio vissuto al territorio rappresentato*, Venezia, Marsilio, 2010.
 15. Celati G., *Verso la foce*, Milano, Feltrinelli, 2011, p. 103-104.
 16. Lamartine A. de, *Graziella*, Genève, Au Grand Passage, 1944, p. 136.
 17. A propos de ces lignes secondaires et de leur rapport au territoire, lire : *L'Italia in seconda classe*, de l'écrivain-voyageur Paolo Rumiz (Milano, Feltrinelli, 2009).
 18. Massimo Quaini développe cette thématique dans son ouvrage *L'ombra del paesaggio*, qui n'a malheureusement pas été publié dans une autre langue que l'italien.
 19. Pline le Jeune, Lettre V, 6, 13 : "Neque enim terras tibi sed formam aliquam ad eximiam pulchritudinem pictam videberis cernere." (trad. N. Méthy, texte établi et commenté par H. Zehnacker, Paris, Ed. Belles-Lettres, 2011).